L'HOMME QUI VOULUT GUÉRIR¹

Une immense muraille courait tout autour de la léproserie sur la colline, à deux kilomètres de la ville, et tout en haut de la muraille des sentinelles faisaient continuellement les cent pas. Certains de ces gardes étaient intraitables, hautains, d'autres au contraire se sentaient pris par la pitié. Et c'est

^{1.} Titre original: L'uomo che volle guarire.

pourquoi chaque soir les lépreux se réunissaient au pied de la muraille, interrogeant les soldats les plus gentils.

— Gaspare, disaient-ils par exemple, que vois-tu ce soir? Y a-t-il quelqu'un sur la route? Une voiture, dis? Et comment est-elle cette voiture? Et le palais du roi, est-il illuminé? A-t-on mis des torches sur la tour? Le prince est-il de retour?

Ils continuaient ainsi pendant des heures, sans jamais se lasser, et, malgré le règlement qui le leur interdisait, les braves sentinelles répondaient, inventant le plus souvent ce qui leur passait par la tête : la venue de marchands, des illuminations, des incendies, et même des éruptions du volcan Ermac, tant ils savaient que n'importe quelle nouveauté était une délicieuse distraction pour ces hommes condamnés à ne plus jamais sortir de là. Et même les grands malades, les moribonds, participaient à ces soirées, amenés dans des brancards par les lépreux encore valides.

Un seul ne venait jamais, un jeune homme entré au lazaret depuis deux mois. C'était un chevalier, de noble famille, qui avait été de toute beauté, ce qu'on pouvait difficilement deviner tant la lèpre s'était attaquée avec violence à sa personne, le défigurant totalement. Il se nommait Mseridon.

- Pourquoi ne viens-tu pas? lui demandaient les autres en passant devant sa case. Pourquoi ne viens-tu pas toi aussi écouter les nouvelles? Ce soir il doit y avoir feu d'artifice, et Gaspare a promis de nous le décrire. Ce sera magnifique, tu sais.
- Amis, répondait-il doucement, en se montrant sur le pas de sa porte, sa face bestiale couverte d'un voile blanc. Je conçois parfaitement que les nouvelles données par la sentinelle soient pour vous une consolation. C'est le seul lien qui vous rattache encore au monde extérieur, aux vivants. C'est vrai, n'est-ce pas?
 - Oui, bien sûr, c'est vrai.
- Et cela signifie que vous vous êtes résignés à ne plus jamais sortir d'ici. Tandis que moi...
 - Eh bien, toi?

— Tandis que moi, au contraire, je guérirai, je ne me suis pas résigné, je veux, comprenez-vous, je veux redevenir ce que j'étais auparavant.

Le sage, le vieux Giacomo, patriarche de la communauté, passait comme tous les autres devant la case de Mseridon. Il avait cent dix ans, pour le moins, et depuis presque un siècle la lèpre le dévorait. Il n'avait plus à proprement parler de membres, on ne pouvait distinguer ni sa tête, ni ses bras, ni ses jambes: son corps s'était transformé en une sorte de perche d'un diamètre de trois ou quatre centimètres, qui se tenait Dieu sait comment en équilibre, surplombée d'une touffe de cheveux blancs, et ressemblant à ces chasse-mouches en usage chez les nobles d'Abyssinie.

Comment voyait-il, parlait-il, se nourrissait-il? C'était une énigme, car son visage était détruit, et dans la croûte blanche qui le revêtait, sorte d'écorce de bouleau, on ne discernait aucune ouverture. Mais ce sont là les mystères des lépreux. Quant à sa façon de marcher, ses articulations ayant toutes disparu, c'était une sorte de sautillement sur l'unique pied qui lui restât, un pilon plutôt, un bâton. Et tout cela n'avait rien de macabre, mais semblait plutôt gracieux. Un homme pratiquement transformé en végétal. Et comme il était fort bon et d'une intelligence supérieure, les autres lui manifestaient de grands égards.

En entendant les paroles de Mseridon, le vieux Giacomo s'arrêta et

lui dit:

— Mseridon, mon pauvre garçon, je suis ici depuis presque cent ans, et de tous ceux que j'ai trouvés, ou qui sont entrés par la suite, jamais aucun n'est sorti. Notre maladie le veut. Mais même ici, tu le verras, nous pouvons vivre. Certains travaillent, certains aiment, certains écrivent des poèmes, il y a le tailleur, il y a le coiffeur. On peut même se trouver heureux, tout au moins guère plus malheureux que les hommes du dehors. L'important est de savoir se résigner. Mais prends garde, Mseridon, si ton âme se rebelle, refuse de s'adapter, prétend à une guérison absurde, alors tu t'empliras le cœur de fiel... Et, tout en parlant, le vieillard secouait son beau panache blanc.

— Mais moi, répliqua Mseridon, moi, j'ai besoin de guérir, je suis riche; si tu grimpais sur les murailles tu pourrais apercevoir mon palais et ses deux coupoles d'argent qui brillent au soleil. Là-bas j'ai mes chevaux qui m'attendent, et mes chiens, et mes chasseurs, et aussi mes tendres et si jeunes esclaves. Comprends-moi, gros gourdin, sage bâton, il faut que je

guérisse.

 S'il suffisait, pour guérir, d'en avoir besoin, ce serait trop simple, dit Giacomo avec un bon rire. Tous, plus ou moins, se trouveraient guéris.

- Mais moi, s'obstinait le jeune homme, j'ai un moyen pour guérir, un

moyen que les autres ignorent.

— Oh, je m'en doute, fit Giacomo. Il y a toujours des roublards qui offrent aux nouveaux venus, moyennant finances, des onguents secrets et des miracles. Je suis tombé dans leur piège moi aussi, quand j'étais jeune.

- Non, je ne me sers pas d'onguents secrets. Je me contente simplement

de prières.

— Tu pries Dieu qu'il te guérisse? Et c'est pour cela que tu es convaincu de guérir? Mais nous l'avons tous prié, qu'est-ce que tu crois? Il ne se passe pas un jour que nous ne tournions notre pensée vers Dieu. Et pourtant, qui donc...

— Vous priez tous, c'est vrai, mais pas comme moi! Vous autres, le soir, vous allez écouter la sentinelle, tandis que moi : je prie. Vous travaillez, vous étudiez, vous jouez aux cartes, vous vivez à peu près comme vivent les autres hommes, tandis que moi : je prie. À l'exception des instants strictement nécessaires pour manger, pour boire et pour dormir, je prie sans jamais m'arrêter. Et d'ailleurs même quand je mange, je prie. Et même quand je dors. Et ma volonté est telle que depuis quelque temps déjà je rêve que je suis agenouillé, et que je prie. Vos prières ne sont qu'une plaisanterie. La vraie prière est une fatigue immense. Quand vient le soir je suis exténué. Et c'est tellement dur de recommencer à prier dès l'aube, à peine éveillé, que parfois la mort me semble préférable. Mais je prends sur moi, je m'agenouille. Toi, Giacomo, qui es vieux et sage, tu devrais savoir ces choses!

Giacomo se mit à se balancer, comme s'il ne parvenait plus à garder l'équilibre, et des larmes brûlantes coulèrent sur son écorce couleur de cendres.

— C'est vrai, c'est vrai, sanglotait le vieillard, moi aussi quand j'avais ton âge... moi aussi je me jetais dans la prière, et j'ai tenu bon durant sept longs mois, et déjà mes plaies se refermaient, et ma peau redevenait lisse... je guérissais... Mais soudain je m'arrêtai, et toute ma peine fut perdue... Vois dans quel état je suis réduit désormais...

- Et alors, dit Mseridon, tu ne crois pas que je...

— Que Dieu te vienne en aide, je ne puis rien te dire d'autre, que le Tout-Puissant te donne des forces, murmura le vieillard puis, tout sautillant, il se dirigea vers les hautes murailles où les autres se trouvaient déjà réunis.

Enfermé dans sa case, Mseridon se remit à prier, insensible aux appels des lépreux. Les dents serrées, sa pensée tout entière tournée vers Dieu, ahanant, suant sous l'effort, il luttait contre le mal, et peu à peu les immondes croûtes s'amenuisaient, tombaient, laissant la piace aux chairs saines. Cela fut vite connu, et tout autour de sa case des curieux se groupaient. On faisait désormais à Mseridon la réputation d'un saint.

Parviendrait-il à vaincre, ou tant de peine ne servirait-elle à rien? Deux partis s'étaient formés, pour et contre le jeune homme obstiné. Jusqu'au jour, après quelque deux ans de claustration, où Mseridon sortit de sa cabane. Enfin le soleil illuminait son visage, sur lequel aucun signe de lèpre n'était visible : un visage resplendissant de beauté.

— Guéri, il est guéri! cria la foule balançant entre les pleurs de joie et les tourments de l'envie. Oui, Mseridon était guéri. Mais pour quitter la

léproserie il lui fallait un papier officiel.

Il se rendit chez le docteur qui faisait chaque semaine son inspection, se dévêtit et se fit examiner.

- Mon garçon, tu peux te dire veinard, lui fut-il répondu. Je dois admettre que tu es presque guéri.
 - Presque? Pourquoi? s'enquit le jeune homme amèrement déçu.
- Regarde, regarde cette méchante petite croûte, là, répliqua le médecin, montrant d'une baguette, pour ne pas le toucher, un point

couleur de cendres, guère plus gros qu'un pou, sur le petit doigt d'un pied de Mseridon. Si tu veux qu'on te rende ta liberté, il faut éliminer aussi cette chose-là.

Mseridon revint à sa case et nul ne sut jamais, pas même lui, comment il parvint à surmonter son désespoir. Il croyait être sauvé enfin, il avait jeté dans la bataille toute son énergie, il s'apprêtait à toucher sa récompense : et il allait lui falloir reprendre son calvaire.

- Courage, lui dit le vieux Giacomo. Encore un petit effort, tu as fait

le plus difficile, ce serait folie que de renoncer maintenant!

C'était une rugosité microscopique, sur le petit doigt d'un pied : elle semblait pourtant ne pas vouloir désarmer. Un mois, un autre mois encore de prières intenses, ininterrompues. Rien. Un troisième, un quatrième, un cinquième mois.

Rien. Mseridon était sur le bord de la déroute quand une nuit, passant une main sur son pied malade, en un geste mécanique, il n'y trouva plus la

petite croûte.

Les lépreux le portèrent en triomphe. Il était libre désormais. Chacun lui fit ses adieux devant le corps de garde. Puis le vieux Giacomo l'accompagna seul, sautillant jusqu'à la porte d'entrée. On contrôla les papiers, les certificats, la clef tourna en grinçant dans la serrure, la sentinelle ouvrit la porte.

Dans le soleil du petit matin, le monde extérieur apparut dans toute sa fraîcheur, avec toutes ses promesses. Les bois, les vertes prairies, le chant des petits oiseaux, et cette ville au lointain, luisante, moutonnante, avec ses tours blanches, ses terrasses garnies de jardins suspendus, ses étendards flottant au vent, ses immenses cerfs-volants aux formes multiples de dragons et de serpents. Et, sous tout cela, encore invisibles mais présentes, les femmes, les voluptés, les jouissances, les aventures, les intrigues, la puissance, les armes : le règne de l'homme!

Le vieux Giacomo observait le visage du jeune homme, attentif à le voir s'illuminer de joie. Et de fait Mseridon sourit à la liberté. Mais ce ne fut que pour un instant. Soudain, le jeune chevalier se mit à pâlir.

— Qu'as-tu? s'enquit le vieillard, pensant que l'émotion lui avait coupé

le souffle.

Et la sentinelle :

— Allons, allons, jeune homme! je dois fermer la porte, dépêche-toi de sortir! Il ne faut pas t'en supplier, j'imagine!

Toutefois Mseridon fit un pas en arrière, se couvrant les yeux d'une

main.

- Oh, c'est terrible...

- Qu'as-tu? reprit Giacomo. Tu es malade?

— Je ne puis! dit Mseridon. Devant lui, soudain, la vision avait changé: à l'endroit des tours et des coupoles gisait maintenant un amas sordide de masures poussiéreuses, couvertes d'excréments et de misère,

et les étendards au-dessus des toits avaient laissé la place à des nuages brumeux d'insectes.

Le vieillard demanda:

- Que vois-tu, Mseridon? Dis-moi: tu vois la crasse et la pourriture là où tout était glorieux d'abord? Au lieu de palais, tu ne vois que d'ignobles taudis? C'est cela, Mseridon?
 - Oui, oui, tout est devenu horrible. Pourquoi? Qu'est-il donc arrivé?
- Je le savais, répondit le patriarche, je le savais mais n'osais pas te le dire. C'est là notre destin d'homme: tout se paie chèrement. Ne t'es-tu jamais demandé qui te donnait la force de prier? À des prières comme les tiennes rien ne résiste, pas même la colère du Ciel. Tu as vaincu, tu es guéri. Et maintenant paie!

- Payer? Et pourquoi?

— Parce que c'était la grâce qui te soutenait. Et la grâce du Tout-Puissant ne pardonne pas. Tu es guéri, mais tu n'es plus le même que jadis. De jour en jour, à mesure que la grâce travaillait au dedans de toi, tu perdais sans le savoir le goût de la vie. Tu guérissais, mais les choses pour lesquelles tu voulais tant guérir se détachaient peu à peu, devenaient des fantômes, des barques à la dérive sur l'océan des siècles! Je le savais. Tu croyais triompher, mais c'était Dieu qui triomphait de toi. Ainsi tu as perdu pour toujours tes désirs. Tu es riche, mais l'argent désormais n'importe plus pour toi, tu es jeune, mais les femmes ne t'intéressent plus. La ville te semble un tas de fumier. Tu étais un gentilhomme, tu es un saint, comprends-tu la différence? Tu es des nôtres, enfin, Mseridon! Le seul bonheur auquel tu puisses prétendre c'est de demeurer au milieu de nous, les lépreux, et de nous consoler... Allons sentinelle, tu peux fermer ta porte, nous rentrons.

Et la sentinelle lui obéit aussitôt.